Les savoirs sur le corps féminin dans l'*Hortus sanitatis* et sa traduction française

Violaine Giacomotto-Charra

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/723>

DOI : 10.4000/kentron.723

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 175-204

ISBN : 978-2-84133-486-5

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Violaine Giacomotto-Charra, « Les savoirs sur le corps féminin dans l'*Hortus sanitatis* et sa traduction française », *Kentron* [En ligne], 29 | 2013, mis en ligne le 22 mars 2017, consulté le 16 novembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/723> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.723>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

LES SAVOIRS SUR LE CORPS FÉMININ DANS L'HORTUS SANITATIS ET SA TRADUCTION FRANÇAISE

La publication par l'éditeur parisien Antoine Vérard d'un *Ortus sanitatis translate de Latin en François* vers 1501¹, peu de temps après celle de l'original latin², peut

1. La date de publication est, en effet, incertaine – tous les catalogues donnent entre 1499 et 1502 –, et les informations disponibles dans les ouvrages spécialisés demeurant incomplètes, un complément d'enquête, exemplaires en main, reste à faire sur l'histoire éditoriale du texte. Denis Hüe, qui, l'un des tout premiers, s'est intéressé à cette traduction, écrit que « le titre de l'édition Vérard porte *Le Jardin de Santé, translaté du Latin en François*, sans donner de nom d'auteur ni de traducteur » (Hüe 1998, 175). Il avait en main l'exemplaire de la bibliothèque municipale d'Alençon, lequel, d'après le catalogage effectué, comporte en page de titre *Ortus sanitatis translate de latin en françois*, puis en haut du feuillet II, où commence le « Prohesme de l'acteur » : *Le jardin de sante translate de latin en françois*. D'autres exemplaires identiques sont recensés dans les bibliographies ou les catalogues de bibliothèque, également sans nom, ni lieu, ni date, sous les deux mêmes titres *Ortus sanitatis translate de latin en françois* puis *Jardin de santé* [...]. C'est le cas de l'exemplaire que nous avons consulté, qui est conservé à la bibliothèque de Neuchâtel. C'est en fait le colophon qui fournit quelques indications : « Cestuy present œuvre treslicitement appellée le jardin de santé translaté de latin en françois la grace de dieu aydant a esté nouvellement imprimé à Paris pour Anthoine Verard marchant libraire demourant à Paris en la rue saint Jacques pres petit pont à l'enseigne saint Jehan l'evangeliste Ou au palais au premier pillier devant la chapelle ou l'en chante la messe de messeigneurs les présidens ». Cependant, l'exemplaire mis en ligne sur Gallica, dont la mise en page est identique, comporte une page de titre toute différente : *Jardin de Santé: Herbes, Arbres et Choses qui de iceuly coqueurent et conviennet a l'usage de Medicine. Translaté de latin par Jehan Cuba en françois*, Paris, Antoine Vérard. Le catalogue donne la date de 1500, mais nous n'avons pas pu vérifier sur pièce, et ce témoignage doit être manié avec prudence. L'exemplaire numérisé semble être celui qui est conservé à la bibliothèque universitaire d'Uppsala et provient de la collection léguée par Erik Waller en 1950 (Bibliotheca Walleriana, n° 75). Or, son titre ne correspond à celui d'aucune des éditions de Vérard à ce jour répertoriées, et la brève notice du catalogue de la Bibliotheca Walleriana indique, sans autre précision, que le premier folio serait manquant. L'histoire éditoriale, en outre, est compliquée par le fait que l'ouvrage se rencontre en deux volumes séparés – dont plusieurs bibliothèques n'ont que l'un ou l'autre, le second étant intitulé *Le traictie des bestes. oyseaux poissons. pierres precieuses et orines. du jardin de santé*, titre qui figure aussi au début du second traité dans les ouvrages reliés en un seul volume – et, parfois, en un volume de plusieurs parties. On sait par ailleurs qu'il y a eu un tirage sur papier et un sur vélin. La seule certitude est que l'adresse de Vérard « rue Saint Jaques » ou « au palais » indique que l'impression est nécessairement postérieure au 25 octobre 1499, puisque la boutique de Vérard se trouvait jusqu'à cette date sur le pont Notre-Dame – qui s'effondra ce 25 octobre. Et comme on sait également qu'un exemplaire a été acheté par le roi d'Angleterre Henry VII en 1501 ou en 1502 (exemplaire conservé à la British Library et décrit par John Macfarlane 1900, 70), il est logique que l'édition de Vérard ait paru dans l'intervalle.
2. Paru à Mayence, chez Jakob Meydenbach, en 1491.

être regardée comme une date importante dans l'histoire de la transmission du savoir en langue vernaculaire. En effet, ce n'est pas seulement un témoin capital de la circulation du savoir médiéval dans l'Europe renaissante, c'est aussi un signe fort de l'évolution du lectorat et de ses aspirations. Les deux entreprises éditoriales que représentent la publication de l'*Hortus sanitatis* d'abord, celle de sa version française ensuite, révèlent en effet la montée en puissance d'une dimension nouvelle dans la prise en compte de l'horizon d'attente et de la nature des lecteurs potentiels. Même si l'on ne peut évidemment pas faire aveuglément confiance au discours liminaire de l'*Hortus*, fidèlement repris dans la traduction française, la visée d'un lectorat peu savant, nettement différencié de celui constitué par les médecins, et la volonté de faire œuvre utile y sont clairement affirmées :

Il me a esté advis estre chose tresgrande et prouffitable composer et faire ung livre contenant la multitude des figures sus certaines propres couleurs semblables aux herbes, pierres, bestes et autres creatures. Et aussi leurs natures dessus escriptes. Ne aussi n'eusse peu avoir fait chose plus convenable que cest oeuvre, quant aux sains et bien disposez il donne et apporte ung grant soulas. Et aux paciens et malades ne donne pas petite utilité. Certes de parfaire icelluy œuvre premierement et principalement charité me contraignoit. Laquelle m'a fait avoir compassion et pitié de la povreté et souffreté de ceulx ausquelz la faculté temporelle ne peut administrer pour la nécessité de avoir les mediciens et apoticairez la pecune defaillant. Certes ceulx cy aidez par la doctrine de cestuy livre : petis despens et mises faictes se pourront donner et conferer remede par preservatifz et medicinemens parfaitz³.

Si, bien sûr, on peut douter que ceux que le manque de « pecune » empêche d'avoir recours au médecin soient de fervents acheteurs de livres, il n'en reste pas moins que le livre imprimé s'installe ici dans son rôle de vulgarisateur. Il entend dispenser à un public qui en était par définition exclu un savoir qui, jusque-là, soit était réservé à une toute petite élite, soit ne circulait que de la main à la main. La puissance de diffusion de l'imprimerie fait naturellement que ce travail lui est plus aisé qu'il ne l'était pour le manuscrit. On peut dès lors penser que la traduction en vernaculaire français prolonge ce mouvement et lui donne plus de corps, le lectorat idéal dessiné par le « Prohesme de l'acteur » devant être logiquement voué au vernaculaire plutôt qu'au fin latiniste. Denis Hüe le soulignait : si Vérard s'est lancé dans l'entreprise éditoriale très lourde que représente ce livre copieusement illustré, c'est que celui-ci, « à ses yeux, devait avoir un réel succès »⁴.

3. Cf. *Ortus sanitatis translate...* (1501), f. IIRb – IIva.

4. Cf. Hüe 1998, 174. Il est intéressant de s'arrêter ici un peu plus longuement sur la question posée par Denis Hüe : « Quelle a pu être la stratégie éditoriale de Vérard, qu'est-ce qui l'a poussé à publier un ouvrage qui à ses yeux devait avoir un réel succès, alors que la rareté des exemplaires subsistant,

Ce discours liminaire, par ailleurs, est confirmé par la nature de l'ouvrage et par son organisation. Comme on le sait, en effet, l'*Hortus sanitatis* relève d'une entreprise, non de constitution, mais de vulgarisation et de diffusion des savoirs, puisque l'original latin est pour l'essentiel une habile compilation de deux grands textes antérieurs, le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais et les *Pandectae medicinae* de Mattheus Silvaticus, dont le contenu a été soigneusement choisi, abrégé et agencé selon les fins propres au nouvel ouvrage⁵. De ce point de vue, l'*Hortus sanitatis*, de même que sa traduction fidèle qu'est le *Jardin de santé*⁶, n'apporte rien de nouveau et ne modifie pas l'édifice des savoirs médicaux, botaniques ou zoologiques. En revanche, l'exceptionnel corpus d'images qui l'illustre et la présence, non pas d'un, mais de deux index différents pour chacun des six livres – l'un indexant la matière traitée, l'autre organisant la consultation par usages thérapeutiques, hygiéniques et/ou domestiques⁷ – révèlent à coup sûr un important souci pratique. Si l'image, selon ce qu'affirme le prologue, doit permettre de faire le lien entre l'écrit et le monde réel, les index médicaux permettent de se retrouver et de se déplacer rapidement dans la somme écrasante et fastidieuse que forme le traité. Ils le transforment effectivement en un livre d'usage. L'importance de ces index est d'ailleurs suffisante pour être soulignée par l'auteur lui-même dans son « Prohesme », qui les considère comme des « traictiez » à part entière :

Cestuy livre est divisé en huit traictiez, desquelz ung chascun contient speciale et singuliere matiere. Le premier traicte des herbes et des autres choses qui conqueurent a l'usage de medicine auquel tu trouveras convenables figures des herbes. Le second traicte de la nature et complexion de moult de bestes vivantes sus terre. Le tiers des oyseaulx et de leurs natures. Le quart des poissons et de leurs propriétés et natures. Le V des pierres precieuses et de leurs vertus. Le VI de la disposition de l'orine, de

comme le fait qu'il n'en a été effectué qu'un seul tirage au début du XVI^e siècle montrent le relatif échec de son entreprise? ». Si le tirage unique est, en effet, le signe d'un projet peut-être un peu précoce pour le lectorat visé – Ph. Le Noir a ensuite réédité le texte en 1539, alors que la production d'ouvrages en vernaculaire avait déjà considérablement crû en proportion par rapport aux ouvrages latins –, on peut aussi lire différemment le très faible nombre d'exemplaires conservés. On observe en effet que ceux-ci sont en général en très mauvais état – reliures abîmées, pages manquantes –, ce qui peut faire penser que le livre s'est au contraire peut-être bien vendu et a été beaucoup utilisé, conformément aux desseins de l'auteur, ce qui expliquerait à la fois le petit nombre et l'état des exemplaires rescapés.

5. Voir Hüe 1998 et Gauvin *et al.* 2011, 3 *sq.* C'est le cas pour les livres consacrés aux plantes et aux pierres; les livres consacrés à la zoologie résultent de la compilation du *Speculum naturale* et du *De animalibus* d'Albert le Grand.
6. La traduction de Vérard est, en effet, pour ce qui concerne le fond, absolument conforme à l'original. Il s'agit bien d'une traduction, non d'une adaptation.
7. Ce système de double indexation est déjà présent dans l'ancêtre direct de l'*Hortus sanitatis*, le *Gart der Gesundheit* (Mayence, Peter Schöffer, 1485).

sa couleur et signification. Le VII contient le registre pour plus facile invention des maladies et leurs remedes. Le VIII et derrenier contient la table selon l'ordre de a. b. c. demonstrant toutes les choses contenues en cestuy livre⁸.

« Convenables figures des herbes », d'une part, « registre pour plus facile invention des maladies et leurs remedes », d'autre part, constituent donc les deux apports originaux et véritablement pratiques de cet ouvrage, dont le savoir est tout emprunté à autrui. À ces deux premiers aspects charnières de l'histoire du livre savant que constitue l'*Hortus* – ultime saisie du savoir médiéval avant les grands apports de la zoologie et de la botanique renaissantes, d'une part ; utilisation à plein des possibilités du livre imprimé, de l'autre –, l'usage du français, pour l'édition préparée par Antoine Vérard, en ajoute donc un troisième, à un moment où, il faut le souligner, l'usage du vernaculaire pour l'édition d'ouvrages savants ou traitant de science est extrêmement minoritaire. C'est dans le cadre particulier de cette triple dimension vulgarisatrice, créée par les procédés de compilation, l'insistance sur le caractère pratique du livre, mais aussi, pour la version française, le recours au vernaculaire, que nous voudrions tenter d'éclairer, non la réalisation de l'ouvrage⁹, mais quelques aspects de sa réception probable et de l'effet produit par le savoir ainsi compilé. Nous nous proposons d'aborder cette question à partir d'un thème précis, la manière dont l'*Hortus sanitatis* et sa traduction véhiculent les savoirs sur le corps féminin¹⁰.

L'*Hortus sanitatis* et la diffusion des savoirs sur le corps féminin

Un rapide survol des index des pathologies que l'on peut soigner grâce à l'*Hortus* permet en effet de s'apercevoir que le corps des femmes y tient une place relativement importante, en tout cas immédiatement visible. Sur les cinq cent vingt entrées que compte l'index médical consacré aux plantes¹¹, par exemple, trente-quatre indiquent, par leur intitulé même, qu'elles concernent les seules femmes, quand les pathologies exclusivement masculines ne donnent lieu qu'à quatre entrées certaines¹².

8. Cf. *Ortus sanitatis translate...* (1501), f. IIva.

9. Sur ce point, voir le travail accompli par Gauvin *et al.* 2011 et 2012.

10. Pour plus de commodité, nous travaillerons uniquement sur le texte français, qui est une traduction littérale, sauf lorsque la comparaison des deux versions apporte des informations supplémentaires.

11. Nous le nommons par commodité « index médical », car les remèdes y dominent, même s'il y a aussi des conseils de beauté ou d'hygiène, voire des recettes domestiques sur le traitement de la laine ou autres choses du même genre.

12. Les diverses entrées concernant les « Testicules » ou le « Sperme » sont, en effet, *a priori* des entrées indifférenciées, le terme « testicule » et sa variante moins savante « couillons » étant régulièrement utilisés pour désigner les ovaires, de même que « sperme » s'emploie aussi pour la substance fécondante des femmes – puisque l'ovule n'est pas identifié comme tel ; voir, par exemple, l'article « Couillon » du *Dictionnaire du moyen français* (DMF). Les questions d'excès de sécheresse ou de

Les unes comme les autres sont identifiables soit par la nature de l'organe ou du liquide physiologique visé, soit par la mention explicite du sexe concerné. Du côté féminin se rencontrent ainsi logiquement les pathologies de l'utérus – « Contre la douleur de la marris » ; « Contre la dureté de la marris » ; « Contre la suffocation de la marris », etc. –, plusieurs points ayant trait à la grossesse et à ses accidents, ou aux précautions à prendre – « Des plantes qui font advorter » ; « Pour expeller l'enfant mort du ventre de sa mere » ; « Pour empescher et oster le lait aux femmes », etc. –, les problèmes liés aux règles – « Pour restraindre le flux des menstrues quand il est trop excessif », etc. – ainsi que des conseils d'hygiène et de beauté visant explicitement la gent féminine. On note ainsi qu'à la suite de l'entrée « Pour mundifier la peau » s'en trouve une autre, intitulée « Pour mundifier la peau des femmes et aussi leur face », de même qu'à la suite de l'entrée « Pour clarifier et nettoyer la face », on peut lire : « Pour purger et mundifier la face des femmes ou leur peau ». S'il y a parfois des différences entre le titre latin et sa traduction française, elles sont en général liées à la difficulté soulevée par l'usage de certains termes techniques, mais celles-ci n'affectent pas la question qui nous intéresse ici, bien au contraire. Le traducteur a, en effet, respecté la distinction ou l'indistinction entre les sexes présentes dans les entrées de l'index latin, où l'on trouve bien *Capillos mulierum* ou *Faciem mulierum*.

défaut du sperme féminins font donc partie des interrogations traditionnelles de l'obstétrique, si bien que ces entrées ne peuvent *a priori* être considérées comme masculines. La question reste de savoir si néanmoins les termes utilisés sans autre précision ne renvoient pas spontanément aux hommes. C'est un point difficile à trancher d'après l'usage lexical, car « couillons » comme « testicules » se rencontrent fréquemment dans les traités de médecine du XV^e et du XVI^e siècles pour désigner les ovaires (« D'avantage à chasque costé de l'amary [l'utérus] il y a un couillon, auquel les conduits aboutissent tout ainsi comme aux hommes », Grévin 1569, 18), tout comme *testiculi* peut avoir ce sens en latin médical médiéval. On note cependant dans le *Jardin de santé* un point intéressant, qu'il faudrait approfondir à partir d'une étude exhaustive du *corpus* médical de l'époque : si, dans les entrées de l'index, Vérard traduit *testiculi* tantôt par « testicules », tantôt par « testicules ou couillons », il le traduit, dans le corps des articles, par « genitoires ». Or l'usage de ce terme pour les femmes est très rarement attesté (une attestation dans le DMF ; Richelet le donne comme exclusivement employé au masculin, mais nous en connaissons pour notre part une attestation contemporaine du *Jardin de santé*, dans les *Annotations sur le Guidon* – c'est-à-dire sur la *Chirurgie* de Guy de Chauliac – du médecin montpelliérain Jean Falco : « Il est à noter, que nonobstant que les Genitoires soient aussi bien trouvez aux femmes, comme aux hommes : neantmoins il y ha entre eux plusieurs différences [...] Ceux des femmes... », *Notabilia supra Guidonem scripta* [...] ab [...] Domino Ioanne Falcone [...], Lyon, Jean de Tournes, 1514, p. 241). La traduction par « génitoires » peut-donc apparaître comme l'indice qu'il s'agirait plutôt des organes masculins, ce que confirment, quand elles sont mentionnées, les méthodes d'application de certains remèdes, qui renvoient à un usage de toute évidence externe (par exemple « avec huile sur les apostumes des testicules et genitoires », *Ortus sanitatis translate*... (1501), f. LXVIIIb, Op. M). Ajoutons qu'une recommandation comme « pour empescher que les genitoires des jeunes enfans ne croissent » ne semble pouvoir s'appliquer qu'à de petits garçons, et elle est confirmée par une entrée présente dans le *Traictie des pierres* : « Pour empescher de croistre les mammelles aux jeunes filles / et les testicules aux jeunes filz ».

Lorsque le traducteur a modifié l'entrée, c'est toujours dans le sens d'une explication. Ainsi l'entrée latine *Menstrua provocanda* est-elle traduite par « Pour provoquer et faire courir les menstrues et fleurs aux femmes ».

Du côté masculin, on ne trouve avec certitude que quelques plantes susceptibles de « faire drecher la verge virile », de lutter « contre hernie qui est apostume ou mal en la bourse des couillons »¹³ ou d'« empêcher que les hommes n'engendrent ». Quelques entrées, par ailleurs, ne sont pas spécifiquement sexuées, mais peuvent laisser penser qu'elles concernent un public plutôt que l'autre. Ainsi la lutte contre l'alopecie – « Pour empêcher alopecie » ; « Pour faire venir et engendrer les cheveux » et « Des choses qui gardent de cheoir les cheveux » – est-elle plus probablement un souci masculin, bien que les femmes puissent perdre également leurs cheveux. On s'aperçoit en outre plus loin que ces dernières ont, ici encore, droit à une entrée séparée et à un soin un peu différent – « Pour nourrir et faire croistre les cheveux aux femmes ». Les conseils de coloration, en revanche – « Pour faire les cheveux jaunes et rubifier » ou « Pour faire les cheveux noirs » –, ou ceux permettant d'avoir une peau bien blanche semblent *a priori* relever plutôt d'un souci féminin. Quelques entrées, enfin, sont indécises et appellent le lecteur à aller regarder de plus près quel est le public visé. Ce sont les entrées en rapport avec la vie sexuelle ou la génération : rien ne permet ainsi de savoir, à la simple lecture de l'index, à qui s'adressent « Les choses qui empêchent le concevoir », « Pour provoquer le cohit », « Pour esmouvoir à luxure » ou pour, au contraire, « estaindre luxure », ni même si d'ailleurs elles concernent un sexe plutôt que l'autre. Il faudra donc vérifier si elles visent l'homme ou la femme, ou constituent les prémices d'une thérapie du couple... En effet, il est également remarquable de voir que la présence de ce qu'on peut appeler une entrée « unisexe », là où le lecteur s'attendrait manifestement à ce qu'elle soit au contraire sexuée, est explicitement soulignée : « Pour guerir le demangevement des lieux engendrables des hommes et des femmes », précision qui figure bien dans l'original latin (*Pruritus genitalium virorum et mulierum*) et qui permet de faire la différence avec les entrées où « homme » est employé au sens « humain »¹⁴, et non au sens de « représentant du sexe masculin ».

Le corps des femmes, la vie sexuelle, la grossesse, bien sûr, mais aussi les soins pour la peau et les cheveux sont ainsi bien présents dans l'*Hortus sanitatis*. Or il s'agit d'un point qui n'est pas négligeable dans l'entreprise de vulgarisation voulue par l'auteur et l'éditeur, car l'histoire des savoirs sur le corps féminin, pose, au Moyen Âge

13. La mention de la « bourse des couillons » signale, en effet, qu'il s'agit bien des testicules masculins, ceux de la femme n'ayant, selon les descriptions anatomiques, nul besoin d'être protégés puisqu'ils sont à l'intérieur du corps. Par ailleurs « qui est apostume ou mal en la bourse des couillons » est une glose du traducteur, l'entrée latine s'intitulant plus sobrement « Hernia ».

14. Cf. « Pour préserver l'homme de la froideur du lait », où le latin emploie *homo* et non *vir*.

et à la Renaissance, une question intéressante, aussi bien sur le plan scientifique que sur le plan éditorial. En effet, comme l'ont montré les études sur le sujet, la médecine des femmes a connu une histoire paradoxale¹⁵. Leur corps est l'objet d'une indéniable attention, à travers des ouvrages qui lui ont été spécifiquement consacrés – et pas seulement des chapitres obstétricaux de la médecine universitaire –, mais souffre d'une infériorité historique et, si l'on ose dire, congénitale. La condamnation initiale venue d'Aristote et de l'aristotélisme – la femme, organisme froid et humide quand l'homme est chaud et sec, est physiologiquement vouée à l'infériorité –, relayée par une médecine et une anatomie essentiellement finalistes¹⁶, centrées sur la fonction reproductrice, fait que la médecine du corps féminin demeure étroitement circonscrite par la question de la génération et par l'inévitable comparaison avec le corps masculin, malgré la revendication ancienne – dès le *Corpus hippocratique*, de fait – d'une médecine spécifique plus large, appuyée sur une connaissance adaptée du corps féminin¹⁷. Toute transformation des connaissances médicales sur la réalité de ce corps est en outre entravée par le fait que la pratique obstétricale demeure l'affaire des sages-femmes plutôt que des médecins¹⁸. Ainsi, durant tout le Moyen Âge, et encore au début de la Renaissance, l'ensemble des savoirs sur le corps des femmes dont on peut prendre connaissance *via* les traités de chirurgie ou les ouvrages de médecine générale est partiel et orienté. Sa diffusion à un plus large public est, quant à elle, d'autant plus restreinte que ces ouvrages demeurent plutôt d'expression latine, à l'exclusion de certains traités de chirurgie, qui n'offrent, par définition, qu'un point de vue limité par leur nature même et n'intéressent pas nécessairement le lectorat de l'*Hortus sanitatis*, puisqu'ils ne permettent pas de se soigner¹⁹.

15. Pour un état des lieux sur la question à l'aube du XVI^e siècle et une synthèse historique, voir Berriot-Salvadore 1993, 9-31.

16. « Les grands anatomistes du passé, qu'il s'agisse des médecins de l'Antiquité, des Arabes ou des chirurgiens du Moyen Âge, avaient, sans doute, étudié les spécificités du corps féminin, mais leur curiosité était circonscrite dans une téléologie; aussi les premiers écrits médicaux consacrés à la femme étaient-ils surtout des traités obstétricaux où l'anatomie n'intervenait que pour décrire les organes nécessaires à la fonction procréatrice » (*ibid.*, 9).

17. Sur ce point, voir *ibid.*, 9.

18. « D'ailleurs, les médecins qui les premiers s'inquiètent de l'amélioration des connaissances en obstétrique et en gynécologie définissent fort bien l'obstacle : la pratique est abandonnée aux sages-femmes qui ne bénéficient guère des avancées théoriques, tandis que, de leur côté, les médecins ne recueillent pas le fruit de la longue expérience des praticiennes, qui, oralement, se transmettent les principes de l'art » (*ibid.*, 10).

19. Il faut en outre souligner la date tardive, relativement à la publication du *Jardin de santé*, des premières éditions en vernaculaire français : « Il existait des versions françaises de manuels qui constituaient les *vade mecum* des chirurgiens (la plupart de ceux-ci n'étant pas censés lire les tomes latins destinés aux médecins), et qui traitaient, entre autres choses, de certains aspects de la grossesse et de l'accouchement. L'exemple le mieux connu, qui continuait à circuler au cours de la Renaissance, était *La Chirurgie* de Guy de Chauliac, dont la première édition de la traduction

Peut-être sont-ce ainsi les limites des ouvrages de médecine ou, plus probablement, l'importance des chirurgiens et des sages-femmes pour la connaissance pratique du corps féminin qui ont fait le succès indéniable des ouvrages spécifiquement destinés à soigner les femmes. Ces derniers se sont multipliés durant le Moyen Âge, et ont souvent été rapidement traduits en langue vulgaire. Ils n'étaient pas destinés aux seuls médecins, mais aussi, et peut-être même en première intention, aux sages-femmes et aux quelques femmes capables de les lire²⁰, et ils constituaient souvent un mélange de médecine savante et de recettes plus populaires²¹. Le plus célèbre d'entre eux, et le modèle du genre, est constitué par l'ensemble de traités salernitains du XII^e siècle reçu en général sous le nom de *Liber qui dicitur Trotula*, qui connut un grand succès sous sa forme latine, tandis qu'en circulaient également des traductions vernaculaires, dont des avatars en langue française²². À la suite du « Livre de Trotule » fleurissent également des ouvrages au nom évocateur – tel le *De secretis mulierum*, attribué à Albert le Grand –, parfois traduits eux aussi en vernaculaire français²³. Le *Trotula* est particulièrement important puisqu'il recueille et codifie une tradition qui organise en deux grandes branches la médecine féminine : d'une part, un ensemble de préceptes hygiéniques et esthétiques – qui occupent la première partie du traité, ou *Trotula minor* –, de l'autre, les connaissances de l'époque dans le domaine de l'obstétrique – *Trotula major*. C'est cette partition que l'on retrouve

française (réalisée par Symphorien Champier) remonte à 1503 ; le grand vulgarisateur médical, Jean Canappe, en a ensuite proposé une deuxième version dès 1538 » (Worth-Stylianou 2007, 22).

20. Cela devient un réel souci – au moins en théorie – au XVI^e siècle, comme l'explique le traducteur français du traité de Rösslén, en 1536 : « la commodité et utilité, au mieulx diray je nécessité de ce petit livret, nous a esmeuz le faire traduyre et convertir en langue vulgaire : affin que les saiges femmes et gardes d'accouchées : mesmement aussi toutes femmes en general : peussent avoir desormais quelque moyen de mieulx pourveoir à leur affaires que elles n'ont de coustume » (*Des divers travaux et enfentemens des femmes* [...], Paris, Jean Fouché, 1536, f. LXXXVIIr, cité dans Worth-Stylianou 2007, 66). Sur la question de la langue et de l'obstétrique à la Renaissance, voir *ibid.*, chap. 5 : « L'emploi de la langue française : enjeux et querelles », p. 63-75.
21. Voir Berriot-Salvadore 1993, 215 ; Worth-Stylianou 2007, 22.
22. Voir Berriot-Salvadore 1993, 207, qui analyse en particulier le *Voulum du Regime des Dames*, manuscrit du XV^e siècle qui se présente comme « une des très nombreuses versions de Trotula » tout en le développant, et l'une des versions manuscrites du livre *Des Secrez des Dames*. Voir aussi et surtout Green 2001.
23. Berriot-Salvadore 1993, 211, en signale, par exemple, trois copies différentes datant du XV^e siècle, conservés à la Bibliothèque nationale de France : « Ce sont les secres des femmes translates de latin en françois mais ils sont deffendus de reveler as femes par nostre saint père le pape sur peine descomuniement en la decretale ad meam doctrinam » (ms. 631) ; « Li sont les secres aux femmes deffendus a reveler sus paine de escommuniement de la decretale ad meam doctrinam » (ms. 2027) et « Cy commence le livre des Secrez des dames lequell est deffendu a reveler sur peine d'escommuniement en la clementine a nulle feme ne a nul home se il n'est de l'office de sururgie » (ms. 19994).

nettement dans les types d'informations délivrés par l'*Hortus sanitatis*. Or, le point qui nous intéresse ici est que, comme l'a montré l'étude récente de Valérie Worth-Stylianou, la circulation de ces livres, en traduction et sous forme imprimée – et donc à destination d'un lectorat élargi –, n'est encore que balbutiante. Le travail qu'elle a accompli pour pouvoir apprécier la place des traités d'obstétrique en langue française dans l'histoire de la diffusion des savoirs sur le corps féminin est, en effet, très utile à l'histoire de l'ensemble des connaissances touchant au corps des femmes. Il permet de souligner deux points : l'important succès des livres traitant de beauté et d'hygiène en français et leur arrivée tardive sur le marché de l'imprimé. *La decoration d'humaine nature et aornement des dames, compile et extraict des tres excellens docteurs et plus experts medecins tant anciens que modernes* d'André Le Fournier est publié pour la première fois en 1530. L'autre grand succès de librairie dans ce domaine, les *Trois livres de l'embellissement et ornement du corps humain* de Jean Liébault, paraît, quant à lui, en 1582²⁴. Il faut par ailleurs attendre 1544 pour une première édition du *Trotule*²⁵ – en latin –, tandis que le premier traité obstétrical en langue française date de 1536²⁶. Par ailleurs, Valérie Worth-Stylianou souligne le « marché florissant » que constituent les ouvrages issus de la tradition des « Secrets des femmes », qui « ont suscité un intérêt accru », mais son étude nous apprend également que ce mouvement s'est surtout développé dans la seconde moitié du XVI^e siècle et « touche à son apogée dans les années 1580-1620 », bien après notre *Jardin de santé*²⁷. Enfin, les ouvrages au titre et au contenu explicites, comme le *Des infirmités et maladies des femmes* de Jean Liébault, ne paraissent également que dans la deuxième moitié du siècle. Ajoutons encore une chose. Les divers inventaires des bibliothèques font apparaître que l'on trouve très peu d'ouvrages de médecine en dehors des bibliothèques spécialisées des praticiens. En revanche, les ouvrages sur les herbes – et notamment les commentaires de Matthiole sur Dioscoride – reviennent régulièrement dans les inventaires après décès²⁸. Les herbiers, dont le succès précoce démarre en particulier en Allemagne avec le *Gart der Gesundheit* et, précisément, l'*Hortus sanitatis*, semblent donc être un vecteur essentiel pour la transmission de cette médecine mi-savante, mi-populaire qui a pour souci principal de proposer des soins et des recettes simples. On sait aussi, grâce à Natalie Zemon

24. Le traité de Liébault (cf. Liébault 1582b) est une adaptation de l'italien. Sur tous ces points, voir Worth-Stylianou 2007, 23.

25. *Experimentarius medicinae, continens Trotulae curandarum aegritudinum muliebrium, ante, in, et post partum lib. unicum*, [...], Strasbourg, J. Schott, 1544.

26. Cf. n. 20.

27. Cf. Worth-Stylianou 2007, 24.

28. *Ibid.*, 34 sq. Voir aussi, pour le début du XVII^e siècle, les intéressants relevés qui montrent que « Mattioli reste la bible des apothicaires, et qu'un ouvrage mi-populaire, mi-savant comme l'*Agriculture et la maison rustique* se maintient » (*ibid.*, 39).

Davis, que, de manière générale, les livres de recettes et de remèdes touchaient un large lectorat²⁹. Ces diverses recherches font apparaître que, en dehors du public médical, la préférence des lecteurs du XVI^e siècle va, d'une part, plus sûrement aux herbiers ou aux ouvrages d'agriculture qui dévoilent l'usage des simples – comme l'*Agriculture et maison rustique* – qu'aux ouvrages de médecine, d'autre part surtout à des ouvrages anciens ou appuyés sur des autorités anciennes :

Dans les bibliothèques des non-spécialistes, mieux vaut un auteur mort depuis longtemps, dont la doctrine a fait ses preuves. [...] Chez la bourgeoisie ou dans la classe marchande parisienne, peu de chances, en somme, de trouver un livre médical en dehors de quelques ouvrages populaires, ou parfois, d'un auteur consacré de l'Antiquité ou du Moyen Âge³⁰.

Ce rapide survol de l'histoire des livres traitant du corps des femmes nous permet ainsi d'établir plusieurs points. Le premier est qu'à l'heure où paraissent l'*Hortus sanitatis* puis sa traduction française, il est trop tôt pour que se diffusent les avancées de l'anatomie et qu'elles influencent la thérapeutique³¹. Peu importe, donc, que le savoir véhiculé par le *Jardin de santé* soit celui établi au XIII^e siècle, sur la base des maîtres de l'Antiquité : les connaissances n'ont que très peu changé³², comme elles ne font que commencer à changer dans l'univers de la botanique. Elles correspondent de toute façon aux attentes du lectorat visé, et ce encore pour plusieurs décennies après la publication. Qu'il s'agisse de la vision du corps féminin ou de la maîtrise de la pharmacopée, le savoir du *Jardin de santé* est donc toujours d'actualité en comparaison de ce que peut savoir le public non savant, et même certainement le public savant et / ou universitaire. Un deuxième point est que l'*Hortus sanitatis* et, peut-être plus encore, sa traduction française occupent une place importante dans l'histoire de la diffusion des savoirs sur le corps féminin, puisque, à cette date, les ouvrages plus anciens destinés aux femmes, comme le *Trotula*, les ouvrages de médecine et les encyclopédies médiévales contenant le savoir botanique et phytosanitaire circulent sous forme de manuscrits et souvent

29. Voir Zemon Davis 1975, 262-283.

30. Cf. Worth-Stylianou 2007, 35.

31. Berriot-Salvadore 1993, 10, écrit ainsi que, « à la lumière des grands médecins arabes, des expériences des maîtres salernitains et des premières dissections humaines, s'est élaborée une science dont le *De humani corporis fabrica* de Vésale et *La dissection des parties du corps humain* de Charles Estienne illustrent bien le prodigieux cheminement », mais nuance immédiatement son propos en ajoutant que « ces connaissances nouvelles, faut-il le préciser, n'ont pas été immédiatement assimilées par les praticiens peu soucieux encore de science anatomique ».

32. Pour la démonstration du fait que, au Moyen Âge, la médecine obstétricale et gynécologique demeure dans la dépendance directe du *Corpus hippocratique* ainsi que sous l'influence d'Aristote et de son traité *Sur la génération*, voir Laurent 1989.

en langue latine, tandis que les premiers régimes en langue française à traiter des pathologies féminines et les traités d'obstétrique en vernaculaire ne sont pas encore imprimés. Les *Pandectae medicinae* sont imprimées, cependant, dès 1474, mais en latin, et, du côté de la médecine populaire, il faut signaler un concurrent sérieux, *Le tresor des povres* dans la version attribuée à Arnaud de Villeneuve, publié justement en langue française par le même Antoine Vérard, mais qui n'arrive que dix ans plus tard³³. Ce « Trésor », cependant, n'est pas un herbier, et les connaissances médicales qu'il transmet sont plus limitées, tant par les sujets abordés que par leur ampleur intrinsèque. Un troisième point est que la publication du *Jardin de santé* en langue française anticipe ou accompagne le goût du lectorat bourgeois pour les herbiers et les livres de recettes – goût qui se révèle ou se confirme dans la seconde moitié du XVI^e siècle –, ainsi que le succès incontestable des livres de secrets à destination d'un public plus populaire. Il présente encore un autre intérêt : parce que ce n'est pas un ouvrage de chirurgie ni un traité d'obstétrique, il évite les questions de morale ou de pudeur que va soulever, dans la deuxième moitié du siècle, la multiplication des ouvrages pour les femmes publiés en français³⁴. Il évite également les mises en cause possibles liées à l'étiologie des maladies : indiquer que telle plante peut provoquer les règles sans dire pourquoi on cherche à les provoquer peut être bien pratique, ou prudent. On s'aperçoit ainsi qu'un ouvrage comme le *Jardin de santé* est, en tant qu'ouvrage imprimé, pratique et en langue française, un livre exceptionnel à la date où il paraît, mais qui semble avoir bien saisi les centres d'intérêt d'un lectorat en plein développement. C'est certainement ce qui explique que Vérard ait cru à son succès. On peut d'ailleurs ajouter sur ce point que le catalogue de ce « marchand libraire » qui ne publie quasi exclusivement que des livres en français – et parfois également des traductions en anglais³⁵ – est tout à fait significatif de son projet et des goûts qu'il pressent chez ses lecteurs potentiels. On y trouve, en effet, à côté du *Jardin de*

33. *Le tresor des povres selon maistre Arnoult de Ville nove et maistre Girard de Sollo docteur en medecyne de Montpellier*, Paris, s. d. [vers 1510]. Ce célèbre ouvrage est également un vecteur important du savoir médical. Voir le colophon : « Cy finist le tresor des povres La pratique en medicine. Composé par maistre Arnoul de Ville neufve et maistre Gyrard de Sollo docteurs de Montpellier. Lesquelz le composerent par charité, et translante nouvellement de latin en françoys pour l'amour de Dieu ».

34. Cf. Worth-Stylianou 2007, 69 : « Comme dans d'autres domaines scientifiques ou intellectuels, le passage du latin au français ne s'accomplit donc pas sans controverse. Et certains débats se révèlent d'autant plus aigus qu'il s'agissait de thèmes impudiques que ne pouvait guère éviter la médecine obstétricale. Dans un premier temps les auteurs se souciaient de justifier l'emploi de la langue vulgaire qui risquait de livrer les secrets de la médecine au peuple, voire aux femmes. Mais à partir des années 1570-1580, nous constatons un débat plus vif encore autour des notions de la pudeur ou de la honte », en particulier l'idée que « de tels sujets sont plus immodestes lorsqu'on en parle en langue vulgaire ».

35. Voir, par exemple, le *Kalendayr of the Shyppars*, publié en 1503.

santé, le *Compost et kalendrier des bergiers*³⁶, le *Sydrach*³⁷ – publié une première fois en 1486 et réimprimé une dizaine d'années plus tard –, une *Nef de santé*, qui connut apparemment un grand succès³⁸, le célèbre *Propriétaire* de Barthélemy l'Anglais³⁹ et, nous l'avons signalé, *Le tresor des povres* d'Arnaud de Villeneuve.

Anatomie et pathologie sous-jacentes : la vision du corps féminin dans l'*Hortus sanitatis*

Le *Jardin de santé* apparaît donc à cette date, précoce pour l'histoire du livre imprimé, comme un excellent témoin de la pharmacopée médiévale et renaissante telle qu'elle s'était diffusée hors des universités. Or, avec son index des pathologies et des soins d'hygiène, un tel ouvrage permet, avant de se soigner, de se forger une image de la connaissance du corps. Quelle place y occupe le corps de la femme ? Quelle image ce livre en offre-t-il à ses lecteurs ? À quelles pathologies dominantes renvoie-t-il ?

Le point le plus immédiatement frappant est que le *Jardin de santé* confirme que ce corps, même en dehors des ouvrages d'anatomie et d'obstétrique, est presque exclusivement dominé par la vision téléologique qui fait d'abord de la femme le réceptacle de la génération. En effet, lorsqu'on parcourt l'index à la recherche des entrées par organe, la femme ne se distingue que par le fait qu'elle possède un utérus – la marris⁴⁰ –, des « mammelles », qui sont pour le compilateur et ses sources les deux principaux sièges d'affections possibles, et, très secondairement, une vulve. Cette vision est conforme à celle qui est véhiculée, à la même époque, par les traités d'anatomie et d'obstétrique⁴¹ ; elle est appelée à perdurer encore durant des décennies, malgré les progrès rapides de l'anatomie. Jacques Grévin comme

36. Paris, 1493.

37. *Sydrack. La fontaine de toutes sciences*, Paris, 1486, qui reparait, probablement en 1496, sous le titre *La fontaine de toutes sciences du philozophe Sydrach*.

38. Nicolas de la Chesnaye, *La Nef de santé, avec le Gouvernail du corps humain et la Condamnacion des banquetz a la louenge de diepte et sobriete, et le Traictié des passions de l'ame* [...], Paris, 1507 (mais l'édition date de 1508 n. st.). Il est publié de nouveau par A. Vêrad et par Michel Le Noir en 1511.

39. [Barthélemy l'Anglais,] *Le Propriétaire en françoys*, [Barthélemy de Glanville] ; [trad. en français par Jean Corbichon] ; [trad. revue par Pierre Ferget], Lyon, Mathieu Husz, 1485.

40. C'est la forme utilisée par l'édition Vêrad, peut-être parce que plus proche du *matrix* latin, alors que la graphie la plus fréquente à l'époque est l'« amarry ».

41. Cette idée, venue d'Aristote, est renforcée par l'arrivée dans le monde médiéval de la médecine arabe : « Les textes arabes véhiculés par les traductions tolédanes de la fin du XII^e siècle reprennent avec force l'idée aristotélicienne et galénique d'une similitude inverse des organes mâles et femelles. [...] Le parallélisme est conduit à tous les niveaux de l'appareil génital, qu'il s'agisse des conduits spermatiques, des membranes protectrices, des muscles sustenteurs ; les attributs féminins sont affectés, dans cette perspective, d'une taille ou d'un nombre inférieurs. L'analogie entre les organes des deux sexes sera désormais systématique dans la littérature médicale médiévale » (Jacquart & Thomasset 1985, 50).

Ambroise Paré, par exemple – pour prendre deux textes en langue française au succès important –, continuent de ne décrire l'appareil génital féminin que par référence à celui de l'homme. Les ovaires, ainsi, n'ont pas d'existence spécifique puisqu'ils sont les testicules de la femme⁴². Le vagin n'existe pas non plus, puisqu'on le considère comme le col de la matrice. Mais si certains organes sont logiquement absents de l'index du *Jardin de santé*, ou confondus avec ceux des hommes, l'insistance sur les pathologies de l'utérus et, surtout, la présence de deux entrées pour la vulve sont des signes à ne pas négliger, dans la mesure où ils imposent effectivement la présence d'un corps féminin saisi aussi dans sa différence, et non plus uniquement dans sa ressemblance. Paré, qui pourtant travaille encore par comparaison entre les organes génitaux de l'homme et ceux de la femme, le dit explicitement quelques décennies plus tard, même si son discours peut sembler un peu contradictoire :

Après les susdites parties, s'ensuit l'Amarry, qui est une partie du corps appartenante seulement à la femme, laquelle Nature luy a donnée au lieu du Scrotum à l'homme, comme aussi a fait son col, et parties d'iceluy, au lieu du membre viril de l'homme, en sorte que si tu contemples les parties tant de l'homme que de la femme, tu ne les trouveras différentes [...]. Car ce que l'homme a au dehors, la femme l'a au-dedans⁴³.

Cette reconnaissance explicite de l'originalité de l'« amarry » est cependant, déjà, pour Éveline Berriot-Salvadore, un progrès en soi⁴⁴, et la place que cet organe occupe dans l'index du *Jardin de santé* est pour nous un signe intéressant de l'évolution non de la nature, mais des critères de sélection et de présentation du savoir. La comparaison avec un autre grand véhicule populaire du savoir médical médiéval, *Le trésor des povres* attribué à Arnauld de Villeneuve, est éclairant. L'organisation comme l'intitulé des entrées concernant les femmes dans la table de l'ouvrage sont très

42. Dans l'*Anatomie universelle du corps humain* d'Ambroise Paré, l'appareil génital féminin est décrit en deux temps. D'abord, « De l'amarry, et parties appartenantes à icelle » (f. LXIIv), puis « De l'amarry particulièrement » (f. LXIIIr). Abordant la question « des parties honteuses de la femme », ce médecin explique « qu'elles despendent du col, et propre corps de l'amarry ». Il établit d'abord que les « vaisseaux spermatiques » des femmes ne diffèrent de ceux des hommes que par « leur quantité et distribution » ; et il ajoute : « quant aux Testicules ilz ne different de ceux des hommes presque en rien, sinon à raison de plus et de moins ».

43. Paré 1561, f. LXIIIv.

44. Cf. Berriot-Salvadore 1993, 20 : « Les médecins qui affirment la spécificité anatomique de chaque sexe ouvrent la porte à une véritable révolution mentale. La femme, lorsqu'elle n'est plus l'envers imparfait du mâle, devient un être humain à part entière. Et il est certain que, dans un premier temps, l'accent mis sur les différences suscite des recherches nouvelles et un progrès de la médecine opératoire. Désormais la médecine féminine n'a plus besoin de se justifier pour être ; tout au long du XVI^e siècle, la multiplication des ouvrages en langue vulgaire concernant la gynécologie, l'obstétrique, l'hygiène et l'esthétique attestent une autre prise en considération de la condition féminine ».

différents. Ils ne concernent, en effet, ni véritablement un organe, ni véritablement une pathologie précise, mais un ensemble de manifestations liées à la conception – « Contre apostume de l'amarris et qui empesche à concevoir », « De la femme qui a perdu ses fleurs », « De provoquer à femme son temps », « Contre trop grant habundance de menstrues », « Des empeschemens de concevoir », « A scavoir se la femme est trop large dedens », « A scavoir se une femme est preparee à concevoir », « A faire concevoir femme pour avoir enfant », « A faire engendrer filz », « la magniere d'habiter femme » –, puis aux suites de couches – « Contre la douleur apres l'enfantement », « Contre la douleur des mammelles »⁴⁵.

Le *Jardin de santé* offre donc, comme sa source directe, les *Pandectae medicinae*, un savoir plus clairement organisé à partir des spécificités anatomiques et de leurs pathologies, même s'il reste au premier abord dominé par la question de la génération, puis par celle de l'hystérie. Les seins, d'abord, sont le siège possible d'apostumes (abcès), comme l'utérus, pathologies qui ont, apparemment, nettement retenu l'attention des médecins qui furent à l'origine des informations présentes dans le *Jardin*. Dans l'herbier, l'entrée « Pour les apostumes de la mamelle » permet de renvoyer à quatre chapitres – donc à quatre plantes – différents, celle sur les « apostumes de la marris » à neuf chapitres. À titre de comparaison, le compilateur du *Jardin* a recensé quatre plantes soignant les apostumes du foie ou ceux de la rate. Mais c'est surtout lorsqu'on interroge les entrées propres aux différents organes féminins qu'une véritable vision du corps se dessine. Les entrées « mamelle » sont au nombre de deux : une seule plante est recensée pour lutter contre « les duretez de la mamelle » – il s'agit probablement des mastoses –, une autre, unique, pour « empescher que les mammelles des femmes et jeunes filles vierges ne croissent ». Car c'est en réalité à l'entrée « lait » que se joue l'essentiel : il s'agit alors soit de « provoquer le lait » (neuf plantes recensées), soit au contraire de l'« empescher » (une seule plante), de le « retraire » (une plante) et, enfin, de dissoudre le lait endurci (trois plantes). Le sein n'est ni l'objet d'un soin de confort (contre les douleurs qu'il peut provoquer, en particulier lors de la puberté), ni l'objet d'un soin esthétique. Pour ce qui concerne l'appareil uro-génital, de même, l'utérus, comme nous l'avons dit, concentre l'essentiel de l'attention. Les entrées concernant « la marris » permettent de dresser une longue liste de pathologies, dont la simple existence dit bien l'importance de cet organe dans la définition du corps féminin, ainsi que le souci qu'en ont les médecins. Le seul *Traictie des herbes* permet ainsi de lutter d'abord, tout simplement, contre les douleurs (sept renvois), mais aussi contre des pathologies qui devaient certainement paraître plus mystérieuses aux lecteurs et éventuelles lectrices : « dreté de la marris », ou soins pour la « mundifier » – c'est-à-dire la purifier – et, surtout, simplement

45. *Le tresor des povres* (1510), f. a iii v.

translittérées du latin – « suffocation », « infrigidation », « opilation », « dilatacion » – et, enfin, contre ce que nous appelons le prolapsus, « yssue et egression de la marris et du fondement ». Les autres traités ajoutent quelques remèdes supplémentaires sans modifier l'approche globale des pathologies de cet organe. Dans cet ensemble, une pathologie se distingue par le nombre plus important des remèdes qui lui sont apportés, c'est la suffocation de la matrice – autrement dit, ce que l'époque contemporaine a nommé « hystérie ». Celle-ci inquiète plus que les autres, en raison des désordres qu'elle peut engendrer. Comme le rappellent Danièle Jacquart et Claude Thomasset, « pour le médecin médiéval, la suffocation de la matrice est sans contestation possible une maladie de la continence »⁴⁶. Quant au remède souverain, lequel ne figure pas dans l'*Hortus sanitatis*, il s'agit... du mariage⁴⁷. La liste des remèdes proposés et leur nombre apparaissent ainsi clairement comme un reflet valable de la vision que la médecine de l'époque avait du corps féminin et de ses pathologies les plus dangereuses. Il faut encore compléter cette liste déjà technique par les trois entrées qui concernent l'utérus durant la grossesse et témoignent d'un souci obstétrical déjà avancé : « Pour curer les causes et maladies steriques » et « Contre les suffocations steriques », dans le livre consacré aux plantes, « Pour oster les offocations steriques », dans le livre consacré aux poissons. L'adjectif « *stericus* », en effet, terme encore rare et technique sous sa forme française⁴⁸, est le dérivé du nom « *hystera* ». Le traducteur le glose ainsi dans le premier article où il l'emploie : « c'est a dire qui viennent en la petite peau en laquelle l'enfant est envelope et demeure au ventre de sa mere »⁴⁹. La seconde glose est encore plus intéressante : « c'est a dire qui viennent en la pellicule et petite peau en laquelle l'enfant demeure et est envelope au ventre de sa mere nommée en latin *stera* »⁵⁰. Il n'est pas sûr que le compilateur et le traducteur donnent ici le même sens au mot. L'adjectif latin a normalement le sens de « qui concerne la matrice » ; le traducteur semble lui donner un sens plus restreint, et l'associer à l'une des trois tuniques qui, selon les anatomistes, entourent l'enfant⁵¹. Mais, quel que soit le sens – qui affecte évidemment l'usage fait de la recette –, le nombre et la précision des entrées, relayées par les gloses du traducteur, signalent la volonté de faire place à une véritable pharmacopée obstétricale.

L'*Hortus sanitatis*, par ailleurs, et il faut le souligner, mentionne aussi la vulve. Le geste du traducteur est ici, comme dans le cas de la glose donnée pour l'adjectif

46. Cf. Jacquart & Thomasset 1985, 237. Sur cette question, voir *ibid.*, 236-242, et Berriot-Salvadore 1993.

47. Cf. Jacquart & Thomasset 1985, 240.

48. Dans le DMF, les seules occurrences données sont ces deux emplois du *Jardin de santé*.

49. Cf. *Ortus sanitatis translate*... (1501), f. XIIIra, Op. P.

50. *Ibid.*, f. XXIVrb, Op. C.

51. Mais il ne dit pas laquelle. On devine simplement, si c'est bien là le sens qu'il entend lui donner, que ce ne peut être la même que la secondine.

«sterique», particulièrement intéressant. S'il ne semble pas, en effet, juger nécessaire d'expliquer à son lecteur ce qu'est une «opilation» ou une «infrigidation» de la matrice, il glose, en revanche, de manière systématique l'entrée latine *vulva* en la traduisant. *Apostemata vulve* – dont on note qu'une seule plante peut les soigner – devient ainsi «Pour les apostumes de la vulve, c'est à dire du membre secret de la femme». La glose est réitérée à la seconde occurrence du terme dans le *Traictie des herbes*, qui renvoie d'ailleurs à un mal assez vague : «Pour guerir les vices de la vulve ou membre secret de la femme» – correspondant à *vulve vitia curanda* dans l'index latin. On la trouve encore dans le *Traictie des pierres* : «Pour les apostumes de la vulve et membre secret de la femme». Cette glose appelle trois remarques. Sa nécessité, d'abord, indique probablement que, si l'on ne doute pas que les lecteurs connaissaient certainement une vaste palette de termes populaires, la connaissance d'un mot fondant le sexe féminin en objet médical était moins répandue. Seconde remarque, la présence de la mention de la vulve pose problème, anatomiquement comme lexicalement parlant, par rapport à la définition de l'utérus et à la compréhension globale de l'anatomie génitale de la femme. Troisième point, enfin, la glose en elle-même est intéressante, car, comme nous l'avons dit, le vagin est régulièrement considéré comme le col de la matrice, terme qui donc ne recouvre pas le seul utérus moderne, mais l'ensemble de l'organe permettant la gestation, puis l'expulsion de l'enfant. Or, en latin, le terme *vulva* peut en effet désigner la vulve au sens anatomique moderne, mais aussi le vagin, qui lui-même, nous l'avons dit, est inclus sous le terme «matrice». Le problème est ancien et complexe, comme l'ont bien montré Danielle Jacquart et Claude Thomasset en analysant les traductions successives :

Le mot *vulva* a en effet, en latin de la basse Antiquité, un champ sémantique assez vague : il tend, suivant les auteurs, à désigner soit l'ensemble de l'appareil génital externe de la femme, soit chez certains, plus précisément la matrice⁵².

Or, la glose «membre secret de la femme», que l'on doit au traducteur, est différente. Elle permet de penser qu'il s'agit bien ici de nommer uniquement le vagin ou, en tout cas, que c'est ainsi que le traducteur entend le terme latin, différemment de celui de «marris». Une remarque de Jean Liébault, des décennies plus tard, permet de confirmer qu'un tel glissement de sens est probablement déjà en cours :

Ce que Galen et les anciens anatomistes ont appelé col de la matrice, nous appellons icy col de la partie honteuse que les latins appelle *vulva* [...]. Donc selon l'observation de l'anatomie, le col de la partie honteuse commence, depuis l'orifice extérieur du col de la matrice, s'étend jusques à l'entrée de la partie honteuse [...]⁵³.

52. Cf. Jacquart & Thomasset 1985, 35.

53. Cf. Liébault 1582a, 488.

Au final, l'anatomie de la femme, telle qu'elle était connue à l'époque, peut être considérée comme relativement bien prise en compte, quoique de manière évidemment implicite, par l'*Hortus sanitatis*. On reconnaît indéniablement qu'elle se distingue de celle de l'homme. Mais, surtout, on s'aperçoit ici que la traduction française, qui vise un autre public que le lectorat de l'original latin, n'est pas absolument équivalente à sa source et joue un rôle important dans la diffusion d'un savoir relativement technique. Aux doubles gloses des termes *vulva* et *sterica* s'ajoutent, en effet, celles de la *secundina* latine, terme que l'on trouve traduit par « secondine » dans l'index ou dans les articles. Ce terme médical, nettement plus fréquent que celui de « stérique » en moyen français, est néanmoins l'objet de développements explicatifs de la part du traducteur. Ainsi, un article comme celui que le *Jardin de santé* consacre à l'armoise (ch. 39), par exemple, n'apprend pas uniquement au lecteur quelles sont les vertus thérapeutiques de cette plante, mais il lui enseigne également le sens des termes « stérique » – « [...] les maladies stériques (c'est à dire qui viennent en la pellicule et petite peau en laquelle l'enfant demeure et est envelope au ventre de sa mere, nommee en latin *stera*) » – et « secondine » – « ce sont les petites pellicules qui viennent avecques l'enfant quand il naist »⁵⁴ –, et donc quelles sont les réalités anatomiques qu'ils traduisent⁵⁵. Ces gloses sont ainsi répétées régulièrement dans l'ouvrage. Si elles ne concernent pas toutes le seul corps féminin – d'autres termes techniques peuvent être glosés –, il est remarquable que trois des quatre mots utilisés pour désigner l'appareil uro-génital de la femme et l'anatomie de la femme enceinte (« *marris* », « *sterique* », « *vulve* », « *secondine* ») soient explicités.

Vie sexuelle, grossesse et fertilité

Ce relatif souci du corps féminin transparaît également dans les autres pathologies ou problèmes mentionnés. Trois groupes d'entrées peuvent, de ce point de vue, retenir l'attention. Le premier concerne ce qui entoure la fécondité, la génération et l'accouchement, en particulier la question des règles, d'une part, des fausses

54. Cf. *Ortus sanitatis translate*... (1501), f. XXIVrb, Op. A.

55. On peut comparer deux passages du chapitre consacré à l'armoise. L'*Hortus* latin : *Diascorides* : [...] *Elixatura eius causas mulieris mitigat, menstruis imperat, secundinas excludit, mortuos infantes ex utero deponit, constrictiones matricis resoluit, omnes tumores spargit, accepta calculos frangit, urinam prouocat. Herba ipsa tunsa et in umbilico posita menstruis imperat* (ch. 39). Le *Jardin* : « *Dyascorides* : [...] Sa decoction beue appaise et oste les causes des maladies des femmes. Elle fait fluyr et provoque les fleurs et menstrues d'icelles. Elle attire les secundines (ce sont les petites pellicules qui viennent avec l'enfant quand il naist). Elle laisse yssir et expelle les enfans mors du ventre de leurs meres. Elle espart et amollist la durté et constrictiones de la marris et aussi toutes les enfleures. Quand elle est prinse et beue, elle derompt et despice les pierres qui viennent en la vecie et si provoque l'urine et faict pisser. L'herbe mesme broyee et mise sur le nombril de la femme faict fluyr les fleurs et menstrues » (f. XXXIVrb).

couches – précoces ou tardives – et des accidents de l'accouchement, d'autre part. On note, en effet, des renvois très nombreux pour l'entrée « Pour expeller l'enfant mort du ventre de sa mere » présente dans la table du *Traictie des herbes* (vingt-trois chapitres), complétée par « Pour les femmes qui ne sont pas bien purgées quand elles enfantent » et « Pour attirer et expeller le lict de l'enfant appelé secundine apres qu'il est né ». Quelques entrées similaires figurent également dans les tables des traités des bêtes : « Pour attirer le lict de l'enfant apres qu'il est né : appellé secundine », par exemple, des *Oyseaux* : « Pour attirer la secundine, / c'est a dire le lict de l'enfant apres qu'il est né », etc. Or, ces entrées ne concernent pas tant le bon fonctionnement de la génération que, au contraire, ses aléas. Le souci n'est pas de permettre à l'homme d'assurer sa descendance, mais plutôt de prémunir la femme contre les inconforts ou les risques de la parturition, voire d'éviter toute grossesse, nous y reviendrons. On ne trouve ainsi, dans l'ensemble des six traités, qu'une seule toute petite entrée permettant de « cognoistre se une fille est vierge ou corrompue » (un renvoi, dans le *Traictie des pierres*) et une seule également « Pour faire que la femme conçoive filz masle ou fille » (un renvoi, dans le *Traictie des bestes*). En revanche se rencontre à plusieurs reprises le souci de lutter contre la douleur des femmes en travail : « Choses prouffitables pour faire aux femmes enfantement legier et facile », « Pour aidier et subvenir aux femmes qui sont longuement en travail d'enfant », dans le *Traictie des herbes* ; « Pour faire à la femme enfantement legier et facile », dans celui des poissons (ch. 92). Sur ce sujet, le traducteur ajoute, encore une fois, une glose intéressante dans une entrée similaire que l'on trouve dans *Le Traictie des bestes* : « Pour subvenir et aider aux femmes qui sont en travail d'enfant / et oter les perilsz de l'enfantement ». Certes, chacune de ces entrées ne renvoie qu'à un seul chapitre, ce qui dit bien qu'assez peu de médecins ou de naturalistes antiques et médiévaux ont cherché à savoir si quelque plante pouvait alléger un peu la souffrance de la femme en couches, mais ces entrées n'en sont pas moins présentes et témoignent, ici encore, d'une forme de réel souci dans la prise en compte du corps féminin. Elles valent par comparaison avec d'autres, que l'on s'attendrait à trouver plus nombreuses. La question du sexe de l'enfant occupe beaucoup la médecine, tant savante que populaire⁵⁶. Le *Traictie des bestes*, pourtant, ne mentionne pas, par exemple, cette recette que l'on trouve en revanche dans *Le tresor des povres* : « Il fault prendre les deux coillons d'ung bouc et les faiz rotir... »⁵⁷, doublée par une recette pour « sçavoir se la femme a conceu ung filz », à destination des impatients, manifestement⁵⁸. De même, bien que l'ouvrage ne soit pas un régime de santé, on est surpris par le peu d'intérêt accordé à la grossesse

56. Voir Berriot-Salvadore 1993, 124-127.

57. Cf. *Le tresor des povres* (1510), f. LVIII.

58. *Ibid.*, f. LIX.

elle-même : un seul chapitre illustre « les choses bonnes et convenables à femmes grosses », et un seul « les choses qui sont nuisables à femmes grosses ». La grossesse ne semble donc pas encore vécue comme une pathologie à part entière⁵⁹, tandis que la pharmacopée abondante destinée à pallier les dangers de l'accouchement et de ses suites dit assez à quel point la mort en couches est inscrite dans le paysage quotidien de la population depuis l'Antiquité.

Le traitement des règles constitue également un point instructif de l'*Hortus sanitatis*. Cette question, en effet, soulève deux grands problèmes mis en avant par le compilateur. Or, le souci majeur, d'après le nombre de renvois recensés, consiste à « provoquer » les règles – cinquante-sept chapitres sont concernés –, tandis que la régulation du flux renvoie à dix-neuf chapitres pour le seul herbier. Si ce second point est clairement une mesure médicale – limiter les règles hémorragiques et leurs conséquences –, on peut s'interroger sur la raison d'être de la première. Que signifie, en effet, provoquer les menstrues ? On touche ici évidemment à l'ambiguïté fondamentale de toute une partie de la médecine des femmes, qui a fait que les médecins ont dû souvent se défendre de proposer des remèdes contraceptifs ou abortifs.

L'absence de règles chez la femme – l'*Hortus sanitatis* parle bien ici des femmes (*mulier*), non des jeunes filles (*puella*) ou des vierges (*uirgo*) – est, en effet, un symptôme recensé et décrit par la littérature médicale depuis l'Antiquité, auquel on attribue des causes diverses. Ambroise Paré en donne un aperçu complet dans son *De la generation de l'homme, et maniere d'extraire les enfans hors du ventre de la mere* [...] ⁶⁰:

Les causes de la retention et cessation sont plusieurs, comme par maladies aiguës, ou longues, par tristesse, peur, faim, ou grans travaux, et veiller, ou pour estre grosse d'enfant, ou d'une molle, ou autre mauvais germe et flux de ventre, ou par hemorrhoides, ou flux de sang par le nés, vomissement, ou d'autre parties : aussy pour estre trop souuent seignées, par sueurs, aussy apostemes suppurees, et fluantes en grande quantité, par multitudes de galles au cuir, par fieures quartes, longues, et autres [...] ⁶¹,

avant de consacrer précisément un chapitre aux « [...] moiens pour prouoquer le flux menstrual aux femmes » ⁶². On y trouve, parmi des conseils propres aux médecins, toute la pharmacopée traditionnelle, dont l'*Hortus sanitatis* était déjà l'un

59. Berriot-Salvadore 1993, 138, identifie d'ailleurs comme un souci assez tardif l'attention réelle portée à la femme enceinte, qui se manifeste en particulier à travers les régimes de santé.

60. Voir les chapitres « Les causes pourquoy le flux menstrual est retenu aux femmes » (ch. 59, p. 257) ; « Les signes et pronosticq que les menstrues sont retenuës, et les maladies et accidens qui en aduiennent » (ch. 60, p. 260).

61. *Ibid.*, p. 257 sq.

62. *Ibid.*, p. 264.

des véhicules – et que Paré a manifestement recopiée quelque part⁶³. L'argument thérapeutique existe donc, de l'Antiquité à la Renaissance, et il n'est ni feint ni vain, les cas d'aménorrhées pathologiques étant probablement fréquents, en particulier pour des raisons nutritionnelles ou infectieuses. Mais il est également évident que cette question rejoint implicitement celle de l'avortement. Les plantes emménagogues, en effet, ont un réel pouvoir abortif si elles sont utilisées rapidement après la conception, et ce pouvoir était connu. De ce fait, emménagogues et abortifs ne sont pas toujours clairement distingués – ni distinguables. Leur statut est ambigu dès les textes grecs⁶⁴, si bien que la frontière entre les deux est difficile à établir, et les passages de l'un à l'autre usage, volontaires ou involontaires, d'autant plus aisés⁶⁵. Plantes et remèdes emménagogues, abortifs et contraceptifs sont ainsi tous trois ouvertement nommés dans l'*Hortus sanitatis*. Il existe, en effet, dans le *Traictie des herbes* ou dans les suivants, d'une part des entrées « Des choses qui font avorter », d'autre part des « Choses qui empeschent de concevoir ». Or, dans cet ouvrage qui, rappelons-le, donne toujours le remède, mais ne décrit jamais la cause de la maladie, on constate deux choses. La première est l'ambiguïté des formulations, reprises des compilations sources utilisées par Jean de Cuba. Si l'*acorus* (glaïeul des marais, ou *Acorus bâtard*) « est proufitable et utile pour les menstrues »⁶⁶ – ce qui

63. « [...] pareillement l'application des sansues au col de la matrice est utile, aussy pessaires, principalement au [*sic*] femmes et non aux filles : onguens, linimens, emplastres, huilles, cataplasmes aposés au col de la matrice, ligatures, frictions aux cuisses et aux iambes, ventouses appliquées près les aines, et sus le plat des cuisses, clisteres, parfuns pris *per embotum*, faicts de choses aromatiques, fomentations, sternutations, equitation, sauter, cheminer, et autre grand exercice : aussy sur tout la compagnee de leurs maris, s'ils ne sont maleficiés. Les herbes et autres choses qui prouoquent les mois, ut folia et flores ipericonis, endiuia, cichor. radices fœniculi, asparagi, brusci, petrosel. berula, basilic. melissa, bethonica, alia, cepe, crista marina, cortex cassiæ fistulæ, calament. orig. puleg. artemisia, tymus, hissep. salvia maiorana, rosmar. marrubium, ruta, sabina, tintimallus, crocus, agaricus, flores sambuci, baccar. laur. hederæ, scammo. cantarid. piret. euphor [et suivent encore toutes les herbes aromatiques!] » (*ibid.*, p. 265 sq.).

64. Voir les exemples précis analysés par Riddle 1991, 7 : « A variety of plant substances have been used as oral contraceptives, and an even larger number as early-terms abortifacients. Although ancient and medieval people distinguished between contraception and abortion, the difference is not always clear, as we shall observe in the cases of *ferula* and the pomegranate ». Il rappelle (p. 11) : « the words for emmenagogues and abortifacients were also interchangeable. For example, the words of abortifacients in the Greek text of Oribasius were translated into Latin as emmenagogues. The Latin version of Dioscorides, made in or around the sixth century, translates Dioscorides' phrase "drives out the menses" (agôgas emmênôn) as "it causes an abortion" (abortum facit). In part this confusion of terms may reflect increased medieval sensitivity to the issue of abortion, but this was not universal, since throughout the Middle Ages there were medical writers giving prescriptions explicitly for birth control ».

65. Comment, en effet, être certain des causes d'une aménorrhée dans les premières semaines d'une grossesse, en l'absence de toute possibilité de dosage hormonal ?

66. *Ortus sanitatis translate...* (1501), f. VIIra, Op. H.

n'est pas une indication thérapeutique très éclairante –, on apprend, en revanche, dès le tout premier chapitre de l'ouvrage, que l'*aaron* (ou *barbe d'aaron* : gouet, ou pied-de-veau) peut « provoquer et faire venir les fleurs et menstrues aux femmes », à condition de respecter un *modus operandi* précis :

Soit le jus de ceste herbe mis dedans la nature et membre secret de la femme par le pessaire. C'est a dire par l'instrument par lequel on baille les clistoirs ainsi appelle⁶⁷.

Même type de manœuvre dans le chapitre suivant :

Pour provoquer les menstrues et fleurs aux femmes. Pren de la pouldre tressubtile et bien deliee de agaric et la confis avec le jus de l'erbe nommee ciclamen et de huille. Puis soit chauffee au feu et metz dedans du couton et loings tresbien de ceste chose et puis le metz par embas sur la nature de la femme⁶⁸.

Sautons encore trois chapitres, et voici à nouveau nos menstrues trop tardives, sans autre précision, puis encore sept, et il est question d'un « suppositoire fait de magna trefaria avecques poudre de aloes et mastic », qui « provoque les fleurs aux femmes »⁶⁹. Le chapitre suivant livre une recette de fumigation qui provoque elle aussi les règles, et une autre à l'effet identique, mais sous forme de décoction. Et ainsi de suite. Si donc les causes thérapeutiques de l'opération consistant à « provoquer » les règles ne sont jamais explicitées – comme n'est logiquement expliquée ni décrite aucune des pathologies retenues –, l'acte même et, surtout, le mode opératoire indiqué dans certains chapitres – l'importance de l'usage du pessaire, quelle que soit sa forme, suppositoires vaginaux, linges imbibés déposés dans le vagin... –, ainsi que les plantes utilisées peuvent d'autant plus renvoyer à des manœuvres abortives précoces qu'il s'agit pour l'essentiel de médicaments topiques, supposant une application locale, plus toxique et plus puissante, et non une absorption orale. Le second point frappant est la proximité entre ces conseils et ceux recensés sous l'entrée « Des choses qui font advorter ». Par exemple, la *camadreos* – c'est-à-dire la germandrée ou petit-chêne – « provoque et impere les menstrues et fleurs : elle expelle et exclud l'advortum »⁷⁰ ; la *colubrina* – ou serpentinaire –, « quant icelle est fait suppositoire à une femme elle fait yssir et fluyr les fleurs et menstrues et fait advorter »⁷¹. Ainsi trouve-t-on à plusieurs reprises la mention, non de plantes dont il faudrait se méfier, car elles pourraient faire avorter par accident, mais de plantes

67. *Ibid.*, f. IIIra-b, Op. D.

68. *Ibid.*, f. VIIIrb, Op. A.

69. *Ibid.*, f. XIIIva, Op. D.

70. *Ibid.*, f. XLVIIIvb, Op. B.

71. *Ibid.*, f. LXVIIIvb, Op. O.

dont la préparation en recettes précises et nécessitant la volonté expresse de les réaliser permet de ne pas mener une grossesse à terme, le tout formulé en termes identiques ou quasi identiques à ceux qui définissent l'action des emménagogues. Citons encore le lierre (*edera* ou « *yerre* » dans le *Jardin*) : « et aussi les haultesses et boutz d'icelle broyées : et adiousté avec icelles du miel et apres mises par dessoubz à la femme font advorter »⁷². On ajoutera, en regard de ces diverses et nombreuses recettes, que l'entrée « Des choses qui aident à engrossir la femme ou à concevoir », si elle existe bien, ne renvoie qu'à trois plantes possibles.

Sans doute l'*Hortus sanitatis* est-il d'abord le reflet du choix fait par Mattheus Silvaticus dans les *Pandectae medicinae*, qui recensent un très grand nombre de plantes emménagogues dans le chapitre consacré aux affections de la matrice – c'est de loin la matière la plus ample du chapitre –, et il ne semble pas se préoccuper de fertilité⁷³. Mais que ce choix soit imputable à la source ou au compilateur qui la reprend, et qui donc aurait pu puiser à d'autres sources⁷⁴, il est significatif de la place faite à cet ensemble de questions convergentes que sont la contraception et l'avortement. Danièle Jacquart et Claude Thomasset soulignent ainsi à quel point « la contradiction ét[ait] flagrante [...] entre la foule croissante des interdictions des théologiens et l'afflux de l'information relative à la contraception »⁷⁵. Ils ajoutent quelque chose qui nous semble capital :

Depuis le haut Moyen Âge jusqu'au XV^e siècle, les manuscrits présentent à la suite ou entre les principaux textes d'innombrables recettes isolées ; parmi ces recettes, souvent à la frontière de la magie et de la médecine, il est bien rare qu'on ne trouve quelque conseil *ut mulier non concipiat*. Parfois extraites d'ouvrages plus vastes, elles ne sont généralement pas assorties des précautions dont témoignent habituellement les savants [...]. La finalité « thérapeutique » des prescriptions est le plus souvent gommée par leur présentation brutale au sein d'une liste hétéroclite de remèdes⁷⁶.

Enfin, les auteurs soulignent la diffusion de ces recettes, à partir du XIII^e siècle surtout, dans les herbiers, y compris chez Albert le Grand :

72. *Ibid.*, f. LXXXVIIvb, Op. G.

73. Voir la table. L'entrée *De dispositione matricis* recouvre une première entrée, intitulée *Ad menstrua provocanda*, à la suite de laquelle se trouve une liste impressionnante de plantes, dans laquelle on reconnaît la source de l'*Hortus*. L'entrée suivante concerne la régulation du flux menstruel trop abondant, puis ce qui concerne le fœtus et la secondeine, enfin les « prefocacions » de la matrice, puis on retrouve les douleurs et les apostumes.

74. Voir les cinquante-six recettes censées améliorer la fertilité données dans *Le trésor des pauvres* attribué à Pierre d'Espagne.

75. Cf. Jacquart & Thomasset 1985, 125. La dernière remarque vaut également parfaitement pour l'*Hortus*, qui repose sur un principe identique.

76. *Ibid.*, 125 sq.

On peut s'étonner de voir apparaître une information relative à la contraception chez le Dominicain ; elle est présente dans sa paraphrase au *De plantis* pseudo-aristotélicien. Porté par ses sources ou son information directe, Albert signale, au livre VI de son ouvrage *Des végétaux et des plantes*, les substances traditionnellement utilisées par les médecins ou par les *incantatores et magici* pour empêcher une conception ou provoquer un avortement, actes qu'il condamne évidemment dans son œuvre de théologien⁷⁷.

Ces précisions permettent ainsi de mettre en évidence le fait que, suivant en cela les *Pandectes*, l'*Hortus sanitatis* propose une matière abondante et clairement organisée, détachée de toute pratique magique ou douteuse, soit pour prévenir la grossesse, soit pour y mettre fin. Il offre une vision ordonnée de recettes qui circulaient parfois de manière aléatoire. Nombre de ces recettes sont connues depuis l'Antiquité⁷⁸ : ce n'est pas tant leur existence qui est révélatrice que leur persistance et leur transmission indéniables à travers toute la culture médiévale, dans des ouvrages qui, des *Pandectes* au *Jardin*, n'ont pas vu leur publicité remise en cause⁷⁹. D'un côté donc, une contraception ou des méthodes abortives désormais présentées comme scientifiques et appuyées sur l'autorité des médecins antiques, de l'autre l'absence de tout discours médical réel. La pharmacopée proposée par l'*Hortus sanitatis*, que l'on peut considérer comme caractéristique tant du Moyen Âge que des débuts de la Renaissance⁸⁰, confirme ainsi l'importance accordée aux questions de maîtrise de la fertilité, malgré le poids des discours officiels, moraux, religieux, politiques et théologiques, et constitue peut-être l'un des moyens de contourner ces interdits dans la manière de diffuser le savoir. La question de l'avortement et celle de la contraception sont traitées ouvertement, et l'évocation de très nombreuses plantes emménagogues ne fait que renforcer la part écrasante qu'occupe ce sujet, si on le rapporte à l'ensemble des conseils médicaux et hygiéniques qui concernent le corps féminin. Ni le compilateur lisant les *Pandectes*, ni l'éditeur, ni manifestement le lecteur de l'*Hortus* n'ont été choqués de trouver ainsi ces longues listes de plantes et le détail de leur usage⁸¹, pourtant jugé répréhensible.

77. *Ibid.*, 126 sq.

78. Voir Riddle 1994 et 1997 ; Jacquart & Thomasset 1985.

79. On sait que les médecins et les herboristes médiévaux ont parfois même complété le savoir transmis par les textes antiques dans ce domaine : « *Inexplicably, Dioscorides had failed to discuss rue's anti-fertility properties, so a medieval scribe in or before the fourteenth century added the phrase: "it discharges the menses and abort the fœtus/embryo"* » (Riddle 1991, 23).

80. Il est bien trop tôt, évidemment, pour qu'arrive vraiment sur le marché l'usage thérapeutique des plantes du nouveau monde.

81. Les études toxicologiques de ces dernières décennies tendent à montrer que certaines de ces plantes pourraient s'être révélées plus efficaces que les historiens des sociétés et de la médecine ne l'ont

La vision qui en ressort peut ainsi apparaître comme paradoxale ; elle renvoie probablement à plusieurs niveaux différents de préoccupations, stratifiés à différentes époques comme dans différentes couches de la société. D'un côté, une conception du corps féminin, liée aux théories philosophico-médicales comme aux connaissances anatomiques limitées, qui semble exclusivement utéro-centrée, qui dénie au corps féminin toute autre spécificité que sa matrice et dont la préoccupation principale est de soigner cette dernière, donc, on l'imagine, d'en assurer le bon fonctionnement ; de l'autre, une attention réelle portée aux moyens de prévenir la grossesse, au soulagement des souffrances de la parturiente – pourtant bibliquement condamnée à accoucher dans la douleur –, ainsi qu'à la vie sexuelle pour elle-même. Ce souci, qui transparaît clairement dans le savoir véhiculé par l'*Hortus sanitatis*, est indéniablement une caractéristique bien réelle de la pensée médiévale, encore prégnante en ce début de la Renaissance française, et qu'il faut mettre en balance avec le discours officiel sur la vie sexuelle.

Car il faut ajouter quelques remarques très rapides sur un troisième groupe d'entrées cohérent, qui ne concerne pas à proprement parler le corps féminin, mais lui est néanmoins directement lié : tout ce qui a trait à la vie sexuelle, indépendamment de la question de la génération. L'entrée « Pour provoquer le cohit » donne accès à pas moins de quinze plantes dans l'index de l'herbier, sans compter les huit renvois de l'entrée « pour esmouvoir à luxure », tandis que trois chapitres sont recensés dans le *Traictie des bestes* sous l'entrée « Pour esmouvoir le cohit », que l'on retrouve également dans la table du *Traictie des oyseaux* et dans celle du *Traictie des poissons* (« Pour esmouvoir luxure et le cohit »), avec une jolie variante dans le *Traictie des pierres* (« Pour esmouvoir les voluptez de luxure »). Comme pour les plantes emménagogues – ou le mal de dent, réel souci quotidien ! –, le nombre fait foi : « provoquer le cohit » et « esmouvoir à luxure » sont des soucis qui ont de longtemps mérité que les médecins et les herboristes aient cherché activement à identifier les plantes susceptibles d'y aider⁸². De même, donc, que l'*Hortus sanitatis* véhicule nombre de recettes permettant – théoriquement – au couple d'avoir des rapports sexuels sans pour autant procréer, il donne également un certain nombre de recettes destinées à améliorer ou faciliter cette vie sexuelle. En outre, comme nous le signalions, rien dans l'index ne permet de dire que de telles recettes s'adressaient aux hommes plutôt qu'aux femmes, ce que le détail des articles confirme.

longtemps pensé ; certaines produisent même des substances proches des hormones féminines ; voir le rappel des études scientifiques probantes dans Riddle 1991, 5.

82. Par exemple, Jacquart & Thomasset 1985, 128, ont relevé dans *Le tresor des pauvres* attribué à Pierre d'Espagne que, sur cent seize recettes relatives à la fécondité et à la sexualité, « trente-quatre sont des aphrodisiaques, vingt-six des anticonceptionnels, alors que cinquante-six sont relatives au moyen de procurer la fécondité. Il faut ajouter à cela les nombreuses recettes qui, destinées à provoquer les menstrues, pouvaient être lues comme des prescriptions abortives ».

Il est même frappant de remarquer que, tout comme un certain nombre de plantes sont considérées comme capables de traiter divers maux féminins, les plantes qui facilitent la « luxure » peuvent être les mêmes que celles qui soignent également la femme. Ainsi du *costus* (ch. 140) :

Quant il est beu il provoque les menstrues et fleurs aux femmes. Et aussi quant la femme est assise à la fumée d'icelluy et suffumiguée. Et si tue et occist l'enfant conceu. [...] Il donne force et vigueur à libidineuseté et à l'ouvrage de la chair. Et est mys par embas a la douleur de la marris. Et convient quant il est beau et est bon a la douleur de la marris froide. Et aussi quant on se siet en la decoction d'icelluy. Il esmeut nature a libidineuseté quand il est beu avecques vin⁸³.

Voilà donc une plante qui est à la fois un aphrodisiaque, un emménagogue et un abortif. Le *costus* permet donc, si on lit bien l'article, une activité sexuelle sans risque, sans douleur et parfaitement libérée !

Il faut cependant, pour être honnête, dire que certaines des plantes qui soignent peuvent, à l'inverse, avoir un impact supposé sur la fécondité, comme l'*erucque* (la roquette) :

Mais il est creu engendrer le sperme et si esmeut la fureur et hastiveté de luxure. [...] *Erucque* engendre le sperme et esmeut à luxure, et si engendre ventosité : et pource elle fait dresser la verge virile⁸⁴.

Ce n'est cependant pas la majorité des cas, loin de là.

L'*Hortus sanitatis*, ainsi, apparaît comme le vecteur d'une culture savante, héritée de la botanique antique, mais aussi d'un réel savoir populaire, au sens où il intéresse le quotidien des hommes et des femmes. Il offre une possibilité de pratiques et d'usages, non une connaissance abstraite du corps et de la maladie. Dans cette connaissance pratique, qui inclut la lutte – certainement constante – contre les maux dentaires, la maladie de la pierre, les poux, les prurits, abcès, ulcères et chancres en tout genre, les douleurs diverses, la baisse de l'acuité visuelle, mais aussi l'haleine puante, l'hygiène des aisselles..., la vie sexuelle et un relatif souci du corps féminin et des moyens de desserrer un peu l'étau de la fatalité qui l'accable occupent donc dans l'œuvre une place non négligeable.

Une pharmacopée féminine ?

Il reste cependant au moins une question en suspens : celle de savoir si une telle somme de connaissances, ainsi compilées sans aucune indication médicale en amont,

83. Cf. *Ortus sanitatis translate...* (1501), f. LXXIIIv, Op. D.

84. *Ibid.*, f. LXXXIIIv, Op. D et F.

sans aucun discours d'accompagnement en aval, peut avoir une quelconque valeur. Lorsqu'on suit l'usage pratique proposé par le livre lui-même et qu'on l'utilise en se servant des entrées thérapeutiques, on se trouve en effet d'abord confronté à ce qui ressemble plus à un capharnaüm qu'à la boutique bien ordonnée d'un apothicaire. Si on peut considérer que l'abondance des plantes mentionnées pour un même effet est d'abord un indice téléologique – on a trouvé beaucoup de plantes soulageant les douleurs dentaires ou provoquant les règles parce qu'on avait besoin de tels remèdes, même si certains sont parfaitement inefficaces –, on peut se demander aussi comment, face à un tel éventail, le lecteur était censé réagir. Que choisir ? La plante qui pousse dans son jardin ? Comment savoir laquelle est la plus efficace ? Comment trancher entre deux recettes ? Faut-il les cumuler ? En réalité, rien ne guide le lecteur ou la lectrice. Les recettes, de même, sont données sans indication de mesures, contrairement à ce que l'on peut trouver dans les ouvrages de médecine. Il y a donc, entre la forme du livre – la présence des images et des index, le discours liminaire qui l'accompagne – et son efficacité réelle, une tension apparemment paradoxale, qui s'explique par le fait que le livre n'est ni une somme d'histoire naturelle ni un ouvrage de médecine, mais trouve une sorte de voie moyenne entre les deux.

Mais il y a également une certaine constance, et une cohérence indéniable, dans la pharmacopée proposée, comme nous le relevions plus haut en constatant qu'en réalité, la plupart des plantes cumulent plusieurs effets propres à soigner les femmes. L'index des pathologies, en effet, masque une réalité qui n'apparaît qu'à la lecture, c'est l'existence d'une sorte de pharmacopée féminine. Or, s'il est certes logique que les plantes qui provoquent les règles soient souvent les mêmes que celles qui font avorter ou celles qui permettent d'expulser un fœtus mort, on s'aperçoit néanmoins que le phénomène dépasse ce seul cas. Si l'on reprend par exemple l'article concernant le lierre (ch. 162), que nous avons cité plus haut⁸⁵, on s'aperçoit que le passage isolé par l'indexation des plantes abortives n'est pas le seul à concerner les femmes :

Et quant la summité et ce qui est au hault d'icelle est beu ou mise par dessoubz : elle fait fluyr et decouvrir les fleurs aux femmes. Et apres la purgation des femmes et qu'il en est beu une dragme elle ne laisse point engendrer. Et aussi les haultesses et boutz d'icelle broyées : et adiousté avec icelles du miel et apres mises par dessoubz à la femme font advorter.

S'ajoute ici une vertu contraceptive qui ne va pas nécessairement de soi. De même, le *pelicino* (*pelecinus*), qui ne possède presque aucune vertu, « empesche de concevoir », d'une part, et « provoque les menstrues », d'autre part⁸⁶. Mais c'est encore plus net,

85. Voir n. 72.

86. *Ibid.*, f. CLXXIIIra, Op. A.

si l'on explore la pharmacopée censée résoudre l'un des principaux maux utérins, l'« apostume de la marris », qui n'entretient *a priori* aucun lien avec la question de la contraception ou de l'avortement. Or, le lecteur ou la lectrice qui s'intéresse à cette question découvre que, parmi les plantes recensées, peu d'entre elles ne traitent qu'une seule pathologie féminine. Le fenugrec guérit bien les apostumes, mais aussi les douleurs de la contraction ; le laurier apaise en outre les douleurs de la matrice et permet d'expulser un fœtus mort ; le *laudano* (ici, de la famille *edera*) expulse la secondine lorsqu'on l'utilise en fumigation, s'utilise en clystère contre la dureté de la matrice, traite les colites de cette même matrice en suppositoire et en apaise les douleurs. Il permet aussi d'expulser un fœtus mort. La *squinance* (le jonc odorant) apaise aussi, outre les apostumes qui nous servent de guide, les douleurs de l'utérus et provoque les règles. Citons encore l'hysope humide qui, bien qu'elle ne soit pas une plante, est classée parmi celles-ci⁸⁷, véritablement merveilleuse, puisqu'elle traite les ulcères utérins lorsqu'on la mélange avec du beurre et du miel, qu'elle est un emménagogue si on l'administre en suppositoire, même capable dans ce cas d'expulser et le fœtus et la secondine, qu'elle purifie l'utérus et qu'elle peut enfin jouer le rôle de contraceptif – elle « engarde de concevoir ». Si donc l'efficacité de tous les remèdes est loin d'être attestée, on sait que les vertus abortives et emménagogues, peut-être certaines vertus contraceptives également, étaient bien réelles. Comme on s'aperçoit qu'en réalité quelques plantes concentrent l'essentiel des vertus s'adressant au corps féminin, il est net qu'il existait bien une pharmacopée précise, parfois cachée sous d'autres usages, permettant de tenter de réguler la fécondité.

Le *Jardin de santé*, à la fois dans sa fidélité à l'original latin et dans ce que la traduction y ajoute, véhicule donc, parmi l'immense somme des connaissances ainsi recueillies, les bases d'un savoir thérapeutique pour les femmes. Il se fait à la fois l'écho des connaissances véhiculées par les livres savants qui l'ont précédé et des préoccupations féminines propres à la vie quotidienne, préoccupations certainement très prégnantes, comme les tentatives de maîtrise de la fécondité et l'inquiétude de ne pas voir les règles arriver. Si les soins de confort ou même de santé de la femme, enceinte ou non, sont presque complètement absents, la question de la vie sexuelle, en revanche, est bien présente, tant sous l'aspect de la sexualité proprement dite que sous celui de la douloureuse question de la fécondité. On voit ainsi s'esquisser une sorte de tableau des priorités du quotidien, tel qu'il pouvait exister dans l'esprit de l'auteur masculin, certes, mais aussi certainement dans celui des femmes. Il accorde une place réelle à ce savoir mi-savant, mi-populaire dont on sait, depuis le *Trotula*,

87. À la différence de l'« ysope », l'« ysope moiste est quasi comme l'ordure et jus de la laine nouvelle tondue qui est lavée laquelle est en ceste manière concueillie [...] » (*Ortus sanitatis translate...* (1501), f. CXXvb).

qu'il intéressait beaucoup le lectorat. La traduction de l'œuvre en vernaculaire français, enrichie par le traducteur de gloses lexicales, participe pleinement de la transmission et surtout de l'élargissement des savoirs. Elle permet de saisir à la fois l'état des connaissances « moyennes » dans un domaine donné et de se faire une image, certainement plus précise que celle dessinée par les ouvrages strictement savants, de la réalité de la pratique médicale à l'aube du XVI^e siècle européen.

Violaine GIACOMOTTO-CHARRA

Telem (EA 4591)

Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3

Références bibliographiques

Sources

GRÉVIN Jacques (1569), *Les portraits anatomiques de toutes les parties du corps humain [...] Ensemble l'Abbrege d'André Vesal [...]*, Paris, André Wechel.

[*Hortus sanitatis*] *Ortus Sanitatis. De herbis et plantis. De animalibus et reptilibus [...]* (1517), s. l. [attribué à: Strasbourg, Reinhard Beck].

[*Hortus sanitatis*] *Ortus sanitatis translate de Latin en Francois [circa 1499-1502]*, Paris, Antoine Vêrard, s. d., 2 vol.

LIEBAUT Jean (Liébault 1582a), *Trois livres appartenant aux infirmittez et maladies des femmes*, Paris, Jacques du Puys.

LIEBAUT Jean (Liébault 1582b), *Trois livres de l'embellissement et ornement du corps humain*, Paris, Jacques du Puys.

MATTHEUS SILVATICUS (1551), *Liber pandectarum medicinae omnia medicine simplicia continens: quem ex omnibus antiquorum libris aggregavit eximius artium et medicine doctor Matheus Siluaticus ad serenissimum Sicilie regem Robertum*, Lyon, Thibaud Payen [éd. princeps: Vicence, Hermanus Liechtenstein, 1480].

PARÉ Ambroise (1561), *Anatomie universelle du corps humain*, Paris, Jehan Le Royer.

PARÉ Ambroise (1573), *De la generation de l'homme, et maniere d'extraire les enfans hors du ventre de la mere, ensemble ce qu'il faut faire pour la faire mieux, et plus tost accoucher, avec la cure de plusieurs maladies qui luy peuvent survenir*, in *Deux livres de chirurgie, I*, Paris, André Wechel.

VILLENEUVE Arnould de (1510), *Le tresor des povres selon maistre Arnoult de Ville nove, maistre Girard de Sollo docteur en medecyne de Montpellier*, Paris, Antoine Vérard, s. d. [vers 1510].

Bibliographie secondaire

BERRIOT-SALVADORE É. (1993), *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*, Paris, H. Champion (Confluences – Champion ; 5).

GAUVIN B., JACQUEMARD C., LUCAS-AVENEL M.-A. (Gauvin *et al.* 2011), « Emprunts, compilation et réécriture dans l'*Hortus sanitatis* », *Schedae*, 1, p. 1-21.

GAUVIN B., JACQUEMARD C., LUCAS-AVENEL M.-A. (Gauvin *et al.* 2012), « L'*Hortus sanitatis* : transmission et réorganisation de la matière encyclopédique au XV^e siècle », *Revue d'histoire des textes*, Nouvelle série, 7, p. 353-369.

GREEN M. H. (2001), *The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press (The Middles Ages Series).

HÜE D. (1998), « Le *Jardin de santé* de Jean de Cuba : une encyclopédie médiévale tardive et sa réception », in *Discours et savoirs. Encyclopédies médiévales*, B. Baillaud, J. de Gramont et D. Hüe (éd.), Rennes, Presses universitaires de Rennes (Cahiers Diderot ; 10), p. 173-199.

JACQUART D., THOMASSET C. (1985), *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, PUF (Les Chemins de l'Histoire).

LAURENT S. (1989), *Naître au Moyen Âge. De la conception à la naissance : la grossesse et l'accouchement*, Paris, Le Léopard d'Or.

MACFARLANE J. (1900), *Antoine Vérard*, Londres, Bibliographical Society (Illustrated Monographs issues by the Bibliographical Society ; 7).

RIDDLE J. M. (1991), « Oral contraceptives and Early-Term Abortifacients during Classical Antiquity and the Middle Ages », *Past and Present*, 132, p. 3-32.

RIDDLE J. M. (1994), *Contraception and Abortion from the Ancient World to the Renaissance*, Cambridge (MA), Harvard University Press.

RIDDLE J. M. (1997), *Eve's herbs : A History of Contraception and Abortion in the West*, Cambridge (MA), Harvard University Press.

WORTH-STYLIANOU V. (2007), *Les traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité : bibliographie critique des "Divers Travaulx" d'Euchaire Rösslín (1536) à l'"Apologie de Louyse Bourgeois sage-femme" (1627)*, Genève, Droz (Travaux d'Humanisme et de Renaissance ; 421).

ZEMON Davis N. (1975), *Society and Culture in Early Modern France. Eight Essays*, Stanford, Stanford University Press – Londres, Duckworth.